

« Ils nous ont chassés de la Chartreuse... »

“They went hunting to us of the Chartreuse...”

« Sie haben uns aus dem Karthäuserkloster hinausgeworfen... »

Jean-Pierre Piniès



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/206>

DOI : [10.4000/lha.206](https://doi.org/10.4000/lha.206)

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2009

Pagination : 51-60

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Jean-Pierre Piniès, « « Ils nous ont chassés de la Chartreuse... » », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 17 | 2009, mis en ligne le 10 juin 2011, consulté le 21 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lha/206> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lha.206>

Ce document a été généré automatiquement le 21 mars 2020.

Tous droits réservés à l'Association LHA

« Ils nous ont chassés de la Chartreuse... »

“They went hunting to us of the Chartreuse...”

« Sie haben uns aus dem Karthäuserkloster hinausgeworfen... »

Jean-Pierre Piniès

- 1 Aujourd’hui la phrase revient, tel un leitmotiv, dans des bouches et des lieux que rien ne semble rapprocher, depuis les ors des salons bourgeois de Villeneuve-lès-Avignon, jusqu’aux villas de la colline de la petite ville où l’aisance le dispute à la bohème, en passant par les cuisines les plus modestes parfumées par une soupe qui cuit, ou l’ombre surannée des sacristies et des académies savantes.
- 2 La phrase peut paraître étonnante car qui dit monument historique (la Chartreuse en est un) dit propriété virtuellement commune, administrée par l’État mais partie intégrante du patrimoine collectif, qui appartient à tous mais à aucun en particulier. Cette situation est présentée, dans l’opinion commune, comme un fruit de la Révolution qui aurait restitué au collectif les biens accaparés par quelques-uns, oubliant ainsi que la vente des biens nationaux aboutit à la dispersion et à la dissolution du monumental, voire, parfois, à sa disparition. Il faut attendre le moment 1830 et la création de la commission des monuments historiques pour assister à l’irruption de l’éloge des monuments sous l’action d’un État qui entend utiliser leur figure et leurs motifs dans la construction de la mémoire nationale qu’il a entreprise. La jeune Commission est chargée de dire le sens, de trier dans les édifices, de sélectionner, s’appuyant, pour ce faire sur quelques points forts, privilégiant les vestiges de la romanité et du Moyen Âge qui, outre leur statut de témoins incontournables, ont l’avantage de s’inscrire dans un temps assez long pour éviter les polémiques¹. Il lui suffisait d’ajouter à cela quelques lieux symboliques, visitables et assez spectaculaires pour les transformer en musées, et la pièce était dite. Ces choix supposent des délaissés, voués à la ruine et à l’oubli, invisibles en dépit, parfois, de leurs dimensions, qui vont de la chapelle rurale perdue dans les champs à un ensemble aussi imposant que celui de la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Porteurs de peu de sens ou d’usages abandonnés, trop coûteux à remettre en état ou habités et transformés en véritables quartiers ces

monuments sont relégués à l'ombre et au silence. Peuplés jusqu'il n'y a guère, ces lieux ont été aussi « inventés » récemment, en tout cas bien après les grandes vagues de classement, et leur passage au monde des monuments historiques ne s'est pas fait sans soubresauts, leur nouveau statut ne s'acquérant qu'au long du déchaînement des passions et de multiples conflits, tous les acteurs entendant s'en assurer, au prétexte de différents motifs, la maîtrise et la possession².

Dans la paix des ruines

- 3 En 1793, l'abbaye du Val de Bénédiction de Villeneuve, autre nom de la Chartreuse, est vendue au titre des biens nationaux au prix d'enchères dépassant toutes les espérances tant la richesse des pères chartreux et, sans doute, la présence d'un trésor supposé, ont suscité de convoitises. Le mirage ne dura guère et les propriétaires aisés du premier achat louèrent vite leur bien ou le revendirent à d'autres occupants plus modestes. Le jeu des héritages aboutit à des divisions qui confinèrent à un véritable morcellement, redoublé par la paupérisation croissante des habitants faits de manouvriers employés aux champs ou dans les fabriques, de quelques artisans, auxquels vinrent s'ajouter, à la fin du XIX^e siècle, des bohémiens qui se sédentarisèrent en partie ajoutant à la marginalisation de ce quartier dans la petite ville³.

Figures d'une invention

- 4 Les premières péripéties de la découverte remontent à la visite que Mérimée fit à la Chartreuse en septembre 1834 :

Je suis allé aujourd'hui à Villeneuve voir le tombeau gothique d'Innocent VI. La chartreuse où il était renfermé a été vendue par parties, à l'époque de la Révolution, et le tombeau, compris dans un de ses lots, se voit aujourd'hui dans une mesure appartenant à un pauvre vigneron. Des tonneaux, des troncs d'oliviers, des échelles énormes sont entassées dans le petit réduit où se trouve le mausolée. Je ne comprends pas comment, en déplaçant toutes ces choses, on n'a pas déjà mis en pièces ces clochetons si fragiles, ces colonnettes et ces feuillages si légers et si élégants. Rien de plus svelte, de plus gracieux, de plus riche que ce dais de pierre. Autrefois un grand nombre de statues d'albâtre ornaient le soubassement ; elles ont été vendues une à une ; de plus, le propriétaire de la mesure a défoncé ce soubassement pour s'en faire une armoire. La statue du pape, en marbre, a été fort mutilée ; enfin, il n'est sorte d'outrages qu'on n'ait fait subir à ce magnifique monument. Dégradé comme il est, il est encore un des plus beaux exemples de l'ornementation gothique du XIV^e siècle.

Après quarante ans d'oubli profond, les habitants de Villeneuve se sont avisés tout d'un coup qu'ils possédaient une sorte de trésor ; mais il a fallu, pour le leur révéler, que leurs voisins d'Avignon aient essayé de le leur enlever. La négligence et la barbarie des premiers méritaient d'être bien punies, et je regrette que le musée d'Avignon n'ait pu obtenir l'autorisation de le faire transporter dans une de ses salles, ou mieux encore dans la chapelle de Jean XXII à Notre-Dame des Doms. Au reste, l'important est qu'il soit conservé, et des mesures viennent d'être prises pour qu'il soit transféré dans l'église de l'hôpital⁴

- 5 Le texte permet de mettre à mal deux discours, le premier, hagiographique faisant de Mérimée le sauveur de la Chartreuse envers et contre tous, le second le présentant comme un détrousseur sans scrupules. Ce qu'il retient de 1789 et des années qui ont suivi, ce sont moins les méfaits de la Bande noire que le don de perles aux pourceaux, à

un peuple, à des notables ou des érudits incapables d'en apprécier le sens et la beauté⁵. En fait, au nom d'intérêts particuliers ou de la politique locale, ce sont des profanateurs et des voleurs qui détournent le monument de ses véritables destinataires, du public cultivé et des savants, seuls à même de les apprécier, et sa stigmatisation justifie sa conception jacobine de la sauvegarde : chaque fois qu'il est possible ce sont des institutions reconnues (à l'image du musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir) ou des lieux classés qui doivent accueillir les éléments les plus emblématiques puisque, dans son esprit, nombre de vestiges, vu leur état et faute de moyens, sont condamnés à la disparition. Aussi bien à la Chartreuse il ne voit rien de l'ancienne abbaye si ce n'est le gisant magnifique, au milieu des décombres, dont il rêve de s'emparer. Cette même cécité se poursuit après lui et, une fois le tombeau d'Innocent VI sauvé et transféré, ce sont les fresques de la chapelle Saint-Jean-Baptiste, dues au peintre Matteo Giovanetti (ca 1350), qui retiennent l'attention de la commission des monuments historiques. Elles sont préservées grâce à l'intervention d'un architecte de la Commission qui, en 1873, apprenant que la chapelle est mise en vente aux enchères, s'en porte acquéreur pour la recéder à l'État. Vingt ans plus tard, l'architecte en chef Nodet, à son tour, se bat pour que l'ancienne horloge de la Chartreuse, classée mais en panne, ne soit pas remplacée par celle de l'église paroissiale. La procédure est assez singulière pour être soulignée, puisque les rapports et les études font moins pour la sauvegarde du monument que des interventions individuelles qui se montrent décisives mais cependant partielles. Il faut reconnaître, à la décharge des décideurs, que le spectacle offert par l'ancienne abbaye n'était guère encourageant. Passé le portail monumental, largement érodé, de la Valfrenière, le visiteur avait le sentiment de rentrer dans un village pittoresque et très peuplé, où émergeaient, çà et là, des pans de mur en bonne part effondrés, où poules et canards avaient remplacé les fidèles dans l'église qui servait de réserve à foin, où les cellules monacales étaient souvent transformées en taudis et où la splendeur passée des ors et des tableaux prestigieux n'était que souvenir (ill. 1).

Ill. 1 : Les embarras du XIX^e siècle. Le grand cloître de la Chartreuse envahi par la végétation.



Photographie ancienne, s.l., s.d.

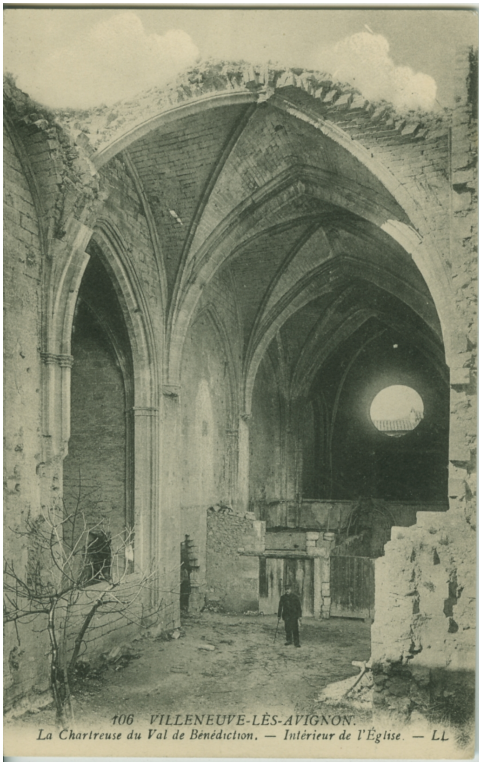
- 6 Tout se passe comme si, envahi d'ombres épaisses, le monument ne laissait apercevoir que quelques reflets, comme s'il attendait, au final, le sauveur, voyant inspiré, qui, retrouvant son apparence originelle, allait l'arracher à l'ignorance et à l'indifférence tel Schliemann devant Troie ou Lauer à Saqqara. Jules Formigé (1879-1960), architecte ordinaire, puis architecte en chef des Monuments historiques va tenir ce rôle, arpenteur sans relâche la Chartreuse de 1904 à 1909, lisant toutes les archives, interrogeant les érudits locaux, relevant carnet à la main tous les détails de l'appareil. Avec lui nous sommes loin d'une inspection furtive et superficielle pour rentrer dans un projet qui devient véritablement existentiel⁶. Mais autre chose est d'arracher aux sables du désert, à force de prouesses techniques, de patience et d'acharnement, une ville morte ou un monument légendaire, autre chose est d'être confronté avec une population qui vit son quotidien dans l'ignorance indifférente de l'archéologie mais reste profondément attachée à un lieu qui est le creuset de son identité, et fut-il arlésien de souche, passionné par les vestiges architecturaux du Midi, Formigé apparaît comme le représentant de Paris, de l'État. Pour exister, pour trouver sa place dans la mémoire nationale, le monument doit donc recevoir l'onction d'un regard exogène qui l'arrache, là aussi tel le produit d'une fouille, à sa gangue indigène pour assurer sa pérennité. Opération porteuse de tensions, de conflits qui peuvent déboucher sur une guerre symbolique dont il importe de tracer la portée et les figures.

Batailles et belligérants

- 7 Au tout début l'ambition des Monuments historiques est modeste puisqu'il s'agit seulement de protéger ou d'acquérir, pour les sauver, les restes les plus remarquables, puis ils décident d'acheter tout ce qui est susceptible d'être mis en vente, avant d'en arriver à la décision de se rendre propriétaire de l'ensemble, au prix si nécessaire, après 1930, d'expulsions au nom de l'utilité publique. Peu à peu la Chartreuse se transforme en territoire à conquérir, il faut s'emparer de ce petit quartier pour le transformer et le classer. Pour ce faire, il est nécessaire de faire partir ses habitants, d'en faire un espace clos, un territoire autonome au cœur de la ville. Le projet ultime est d'aboutir à une structure vide, à un modèle imaginaire censé représenter les origines, mais qui est, en même temps, menacé en permanence et qu'il faut protéger de tous ceux qui veulent s'en emparer et, en premier, de ceux qui l'occupent. Dès le moment, donc, où ils décident d'acquérir les bâtiments qui composent la Chartreuse et des les inscrire dans le tissu patrimonial, les services de l'Etat ne sont habités par aucun doute, n'ont aucune hésitation sur le bien-fondé et seule compte, pour eux, l'efficacité des manœuvres qu'ils mettent en place. La situation n'est pas sans rappeler celle qui prévalait lors de la conquête de l'Ouest américain ou des expéditions coloniales. Il s'agit de se défaire d'indigènes indésirables qui sont autant d'obstacles à la modernité et au changement de perspective et de valeur dans lequel doit se déployer l'identité nationale. Il est ainsi normal de retrouver le lexique des opérations militaires pour qualifier cette « reconquête ». Dans les premiers temps les pourparlers et les tractations sont de mise, il faut convaincre, sans négliger de profiter des faiblesses du parti adverse (« nous apprenons que M.Taureou vient de rentrer à l'hôpital, il faudrait discuter avec ses enfants... », 21 décembre 1928) ou même d'user du sermon quand on pense qu'il peut porter (« J'ai convoqué M.Salvagnac et je lui ai dit que son refus de vendre n'était pas digne d'un bon Français. Je pense être arrivé à mes fins », 5 mars 1931 / un architecte

de la Commission). Pour autant, les escarmouches sont nombreuses : tel, qui n'a pas de titre, argue d'une occupation immémoriale et de l'usage qui le fait se considérer comme propriétaire d'une cellule ou d'une cave, tel autre veut bien vendre mais en se réservant la jouissance du bien pour un temps, certains refusent carrément de céder aux demandes. Mais la bataille la plus violente éclate quand les services nomment un gardien pour remplacer la vieille femme qui possédait la clé de la seule partie visitable, l'église. Retraité de l'armée, arrogant et paradant en uniforme, intransigeant pour la moindre atteinte au monument, le gardien devient l'ennemi numéro un, vilipendé et insulté régulièrement, lancé quotidiennement dans de vaines poursuites après les enfants et dressant des procès qui ne font qu'attiser la haine (ill. 2).

Ill. 2 : Le gardien du « temple ». Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon, chartreuse du Val de Bénédiction, intérieur de l'église



CARTE POSTALE ANCIENNE, S.L., S.D.

- 8 L'autre conflit, violent, intervient quand l'État décide de fermer le couloir de circulation de la chapelle des fresques que ses propriétaires n'avaient longtemps pas voulu céder car il permettait une économie considérable de trajet. Devant le refus réitéré de vente, les pétitions des habitants révoltés, leurs menaces, l'administration recule pendant plus de vingt ans avant d'arriver à ses fins, et elle met encore plusieurs années à faire accepter la fermeture totale de la chapelle afin d'assurer sa protection. Pendant tout ce temps les chicanes vont leur train, les Beaux-Arts, ministre de tutelle, sont régulièrement accusés de dommages provoqués par leurs travaux de restauration, honnêtes ou procéduriers les vendeurs pestent contre les retards de paiement ou refusent de quitter les lieux une fois les actes passés. Sporadiquement l'architecte en chef du monument doit aussi intervenir contre des travaux illégaux, des ouvertures de

portes ou de fenêtres, des élévations d'appentis ou de murs, des reprises de façades fantaisistes...

- 9 Mais le problème le plus terrible est posé à l'administration par les squatters, véritables irréductibles que rien ne parvient à faire céder. Le terme désigne une population très hétérogène dont le dénominateur commun est la pauvreté. Les plus anciens étaient sans doute les descendants des nomades venus des pays de l'Est, chassés par la famine ou les persécutions. S'y ajoutaient des familles chassées par les crues du Rhône, le chômage et la misère, qui s'installaient dans les cellules vides de manière très précaire. Ils deviennent très vite la bête noire des responsables du monument qui entreprend de les déloger dès les années 1920, vainement, car à peine chassés d'un endroit ils s'installent dans d'autres, avec souvent la complicité d'autorités locales embarrassées ou, quelquefois, secrètement réjouies de jouer un mauvais tour à la caisse des monuments historiques. Mais si cette dernière connaît des revers et essuie quelques défaites, elle impose inexorablement son projet et, à la fin des années 1970, l'essentiel des habitants de la Chartreuse, de gré ou de force, a quitté les lieux. Pour mieux comprendre le succès de cette stratégie, il est bon de savoir que la Caisse a bénéficié du secours d'alliés particuliers et puissants : la mairie et les Villeneuvois. En 1908, quand Formigé initie les premiers achats, le maire de Villeneuve est aussi notaire et il ne voit qu'avantages aux ambitions de la commission des monuments historiques puisque, interlocuteur privilégié, il connaît les dossiers les plus compliqués, il joue les intermédiaires et, recevant les éloges de tous les responsables, il traite toutes les ventes, ajoutant le prestige auprès de la population à ses émoluments. Après 1908, s'il n'est plus premier magistrat, il demeure conseiller général et homme d'influence indispensable pour traiter les dossiers les plus épineux. Quant aux Villeneuvois, ils manifestent la plus grande hostilité et le plus grand mépris pour la Chartreuse, ce quartier de « caraques » (gitanes en provençal) qu'ils décrivent comme une « cour des miracles » et un véritable coupe-gorge dans lequel il ne fait pas bon de se promener la nuit tombée. Les parents d'ailleurs, à l'école comme dans la rue, interdisent à leurs enfants de se mêler aux jeux des petits « chartreux », et les rares incursions dans l'ancien couvent sont présentées comme des aventures à haut risque. Aussi la plupart voient-ils d'un bon œil le nettoyage d'un quartier mal famé qui nuit au prestige d'une ville qui fut autrefois la résidence estivale des papes, sans compter qu'ils ont appris à négocier au meilleur prix les plus modestes possessions qu'ils auraient eues dans la Chartreuse.
- 10 Demeure cependant un perdant qu'il est rare d'évoquer et qui pourtant ronge son frein car il n'a jamais accepté la vente des biens nationaux : l'Église. Outre cette perte qu'elle considère comme une spoliation intolérable, elle estime qu'il lui faut assurer à tout prix son prestige dans ce bastion extrême du protestantisme cévenol. Le retour du tombeau d'Innocent VI dans la Chartreuse, en 1960, offre une occasion rêvée mais, malgré toute la pompe de la cérémonie, les processions fastueuses, la présence du nonce apostolique et une messe spectaculaire concélébrée par plusieurs évêques et archevêques, les Monuments historiques ne cèdent en rien de leur autorité et, s'ils se satisfont du caractère solennel de la manifestation, ils n'encouragent pas son renouvellement, fut-ce sous la forme d'offices plus discrets. Totalement laïcisé, le monument peut et doit garder l'essentiel de son apparence mais, dans le même temps, perdre son sens dans l'œcuménisme de la mémoire.

Ultimes combats ?

- 11 La réutilisation de la Chartreuse, en 1974, avec l'installation du Circa (centre international de recherche, de création et d'animation), entraîne une recomposition du paysage et le passage de nouvelles alliances. Ses dirigeants, pour mieux assurer leur implantation locale cherchent appui chez les Villeneuvois, qu'ils soient de souche ou plus récemment venus. Ces derniers, particulièrement actifs, avaient mis en place, dans le collège local, une exposition consacrée aux métiers de la vigne et du vin, faisant largement appel aux parents d'élèves et à la population. Devant son succès, le Circa, qui avait déjà de son côté lancé des actions avec les enfants de l'école primaire, décide de répéter l'opération à l'intérieur de la Chartreuse et s'ensuivent, les années suivantes, une série de manifestations prenant pour thème la civilisation rurale traditionnelle : « Les trois arbres : olivier, mûrier, châtaigner », « Espaces, bergers et transhumances », « Les usages de l'eau »... (des années 1974 aux années 1984, les Villeneuvois, nombreux à y collaborer, en tirent l'avantage, outre ceux des vertus de la convivialité, de rentrer dans la Chartreuse, de faire oublier l'indifférence qu'ils ont manifestée pendant longtemps envers le monument et de se poser maintenant comme les descendants des occupants de 1793, comme les seuls représentants légitimes de la Chartreuse. La lune de miel avec les autorités est brève et, à la suite de changements dans la politique du Circa qui élargit ses regards bien au-delà de la petite région, ils sont rejetés, abandonnés dès lors à une solitude amère qui fait qu'ils ne pardonneront jamais ce qu'ils considèrent comme une trahison humiliante. La situation des néo-Villeneuvois est un peu différente, à la mesure de leur intégration. S'ils ont été intermédiaires, dans les premiers temps, ils ont été aussi, immédiatement, acteurs à part entière, participant aux nombreuses activités mises en place (cinéma d'animation, danse, atelier d'art plastique pour les enfants...), recevant volontiers, à leur tour, des comédiens pour des lectures chez l'habitant. La prise de distance de l'institution envers eux, si elle a été aussi cruelle, a été moins brutale puisque, progressivement écartés du lieu comme acteurs à part entière, ils ont toujours été conviés à y revenir comme spectateurs. Le drame ultime s'est joué quand ce sont ces derniers remparts qui se sont effondrés, que les liens se sont distendus et, surtout, quand les responsables, au nom du renouvellement ont rompu avec des activités anciennes comme les master-classes de musique ou des cycles de conférence implantés depuis de nombreuses années mettant ainsi fin à une sociabilité fructueuse.

La cité interdite

- 12 Cette fermeture symbolique s'est accompagnée de mesures concrètes marquant la coupure définitive entre deux mondes, laissant place à des polémiques et à des discours enflammés sur l'imaginaire du monument et les exils qu'il génère. Les hostilités commencent à l'été 1983, avec la pose d'une grille sur le portail de la Valfrenière, entrée principale de la Chartreuse. La mairie menace de procès si elle n'est pas enlevée sur-le-champ, la population s'élève et multiplie les pétitions, les derniers propriétaires de cellules ou de caves mènent la révolte et en appellent à la vengeance et aux outrages, mais rien n'y fait et, année après année, de nouvelles grilles sont posées, au point de clore complètement l'espace, autorisé seulement durant les heures de visite et

réservé, le reste du temps, à des créateurs accueillis en résidence pendant quelques mois.

- 13 Dorénavant, deux univers se font face, la rumeur du monde venant mourir au pied des murailles de l'ancien couvent, nourrie de multiples et diverses rancœurs. Exclus à jamais, les anciens « chartreux », dont bon nombre sont venus habiter dans les environs immédiats de la Chartreuse, condamnés aux seuls délices nostalgiques du rêve, déploient dans leurs récits toutes les figures d'un temps passé aux couleurs d'*utopia*. Le petit quartier était autrefois, racontent-ils, un phalanstère où chacun veillait aux intérêts des autres, où les enfants jouaient dans la paix, où les échanges et les services permettaient aux plus modestes de vivre dans la décence, il résonnait régulièrement de l'écho de grandes fêtes collectives ou de repas pris en commun sur la place Saint-Jean (ill. 3).

Ill. 3 : Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon, le puits de la place Saint-Jean, haut lieu de sociabilité



Carte postale ancienne, Nouvelles galeries, Avignon, s.d.

- 14 Les derniers expulsés, en train de devenir légendaires, prennent figure de résistants, et certains regrettent même leurs projets les plus fous comme cette femme qui avait décidé avec son frère de faire sauter la cellule dans laquelle ils vivaient pour qu'elle échappe à l'État⁷. Encore qu'ils ne pactisent pas avec eux, les Villeneuvois partagent leur amertume quand ils évoquent cet espace barricadé, selon eux, qui ne leur serait accessible qu'en acquittant le paiement, modeste, d'une carte, qu'ils comparent à un *ausweiss* et qu'ils refusent avec la dernière énergie. La cité interdite est devenue dans leur bouche « le Vatican », où « des Parisiens » et des intellectuels et des artistes, derrière les hautes grilles de leur forteresse-prison construisent une modernité incompréhensible en narguant les autochtones. Quant aux néo-Villeneuvois, alliés naturels du centre culturel à ses origines, découragés par l'hermétisme de nombre des spectacles donnés et la suppression des activités les plus classiques, ils participent au renouvellement annoncé par les responsables de la Chartreuse en renvoyant leur carte

d'adhérent de soutien, grossissant la marée des exclus qui fourbissent leurs armes et leurs rêves pour de futurs combats incertains.

- 15 Pendant ce temps, campant sur leurs positions, dans un face à face inexorable, dans l'ancien couvent, mélancoliques seigneurs, les responsables du Circa recherchent leur légitimité dans des métaphores qui les font tantôt se considérer comme les descendants des pères chartreux, tantôt comme ceux du pape fondateur et des mécènes cardinalices. Ainsi, des brumes de l'invisible à la pleine lumière, du vacarme au mutisme, dans des batailles passionnées, le monument historique construit l'imaginaire qui lui donne sens et l'éloigne de la fonction, fictive, de simple lieu de mémoire qu'il est convenu de lui prêter, à moins de considérer que, de séisme en séisme, il ne fasse que refléter celle des hommes qui « l'habitent »⁸.

NOTES

1. Le travail fondamental pour éclairer cette perspective est celui de Françoise Bercé, *Les Premiers travaux de la commission des monuments historiques 1837-1848*, Paris, Picard, 1979, XI-452 p. et 140 p. de pl.
2. Cette étude est nourrie de la consultation des archives concernant la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, conservées à la médiathèque du Patrimoine à Paris et des dossiers déposés à la conservation régionale des monuments historiques (Drac, Montpellier).
3. Voir J. Alfonsi « L'agriculture à Villeneuve-lès-Avignon », *Bulletin Annuaire de la société d'archéologie et d'histoire du Vieux Villeneuve*, n°7, 1985, pp.43-45 et V. Sauzet, *Villeneuve-lès-Avignon et les industries d'un village au XIX^e siècle*, Avignon, 1994, mémoire de maîtrise, tapuscrit
4. Prosper Mérimée, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, Paris, Adam Biro, 1989, p.110 (1^{ère} édition 1834).
5. Victor Hugo, *La Bande Noire*, 1824 et *Guerre aux démolisseurs*, 1825 et 1832.
6. *Le Rapport sur la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon (Gard)* paraît à Paris en 1909.
7. P. Frélon a recueilli dans les années 1970, les *Témoignages des derniers habitants de la fontaine Saint Jean. Années d'après-guerre*, s.l, s.d.
8. La présente communication est inspirée du rapport remis à la mission à l'ethnologie, en mars 2009, Jean-Pierre Piniès, *Entre mémoire et usages : la Chartreuse du val de Bénédiction. Métamorphoses d'un monument*. Elle s'inscrit dans le programme de recherche « Ethnologie de la monumentalité », initié par le Lahic et l'Ethnopôle-Garae depuis 1998, sous la direction de Daniel Fabre.

RÉSUMÉS

Souvent le monument historique est présenté comme un simple témoin de l'histoire, un vestige de pierre servant à rappeler le souvenir d'un homme ou d'une grande date dans le parcours d'une nation. Mais, en fait, le monument est toujours, et avant tout, un être social et symbolique qui n'existe qu'à travers les regards qui le construisent et les passions qu'il provoque. Ainsi de la Chartreuse, à Villeneuve-lès-Avignon, ancienne abbaye vendue comme bien national à la Révolution, en 1793, mais revendiquée depuis par de nombreux acteurs qui se présentent tous comme les « possesseurs » légitimes du lieu. Service des monuments historiques qui l'a rachetée lot par lot et restaurée, occupants qui ont longtemps habité en son sein, autochtones de la petite ville où elle s'élève, nouveaux habitants qui ont partagé à plein temps ses dernières aventures, acteurs sociaux qui l'ont transformée en centre culturel d'animation et de recherche, tous entendent commander son destin, se livrant de spectaculaires combats sur le champ de bataille de la mémoire.

Often the ancient memorial is presented as a simple witness of the History, a stony vestige serving for reminding the memory of a man or a big date in the course of a nation. But, in fact, the monument is always, and above all, a social and symbolic being who exists only through the glances which built it and the passions which he provokes. So of, the Chartreuse, in Villeneuve-lès-Avignon, sold as national property in the Revolution, in 1793, but claimed, then, by numerous actors who appear all as the justifiable "owners" of the place. Service of Historic Monuments who bought back it, lot with lot, descendants of the first buyers, occupants who lived for a long time within it, town's natives where it rises, new inhabitants who shared to the full its last adventures, social actors who one transformed into cultural centre of animation and search, all intend to order its fate, being engaged in spectacular fights on the battlefield of memory.

Ein Kulturdenkmal wird oft als eine Spur der Geschichte bezeichnet, die an einen Menschen oder an ein bedeutsames Datum in der Geschichte einer Nation erinnert. Im Grunde ist aber das Denkmal immer und vor allem ein soziales und symbolisches Wesen, das Aufmerksamkeit und Leidenschaften erregt und nur dadurch existiert. Besonders repräsentativ dazu ist der Fall der *Chartreuse* (Kartäuserkloster) in Villeneuve-lès-Avignon. Diese ehemalige Abtei wurde als nationales Gut während der französischen Revolution 1793 verkauft. Seitdem wird sie aber von verschiedenen Akteuren beansprucht, die sich alle als legitime Besitzer bewerben : einerseits das französische Amt für Denkmalpflege, das die Chartreuse nach und nach zurückgekauft und restauriert hat, andererseits die ehemaligen Bewohner dieses Gebäudes, die alteingesessene Bevölkerung der kleinen Stadt sowie die neuen Einwohner, die die Veränderungen der letzten Zeit miterlebt haben, und letzten Endes die sozialen Behörden, die das Gebäude in ein kulturelles Zentrum für Veranstaltungen und Forschung geändert haben. Sie alle wollten das Schicksal des Denkmals steuern, so dass es dort zu ungewöhnlichen Auseinandersetzungen auf dem Schlachtfeld der Erinnerung kam.

AUTEUR

JEAN-PIERRE PINIÈS

Jean-Pierre Piniès, né en 1946, est ethnologue, docteur ès lettres. Il a longtemps travaillé sur le domaine des croyances et de la religion populaire, puis sur les représentations culturelles et mythologiques populaires, modernes ou contemporaines. Il se consacre, depuis plusieurs années,

à l'étude des conditions de l'émergence symbolique des monuments historiques, de la deuxième moitié du XIX^e siècle à nos jours. Après différents travaux sur la cité de Carcassonne et les rapports de Viollet-le-Duc avec les érudits et les sociétés savantes, il a entrepris, pendant trois ans, une étude sur la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, dans le Gard, enquêtant auprès de nombreux acteurs et dépouillant la littérature concernant le monument et sa réutilisation comme centre culturel. Cet article est inspiré par le rapport destiné à la mission à l'ethnologie : *Entre mémoires et usages. La Chartreuse du Val de Bénédiction (1793-2008). Métamorphoses d'un monument* (2009).